

LES C.A.M.E.S. DU C.A.K.E.
Contes Atroces Musicaux Euphorisants et Subversifs

Sommaire :

- p.2 : LES TROIS COPAINS de Constance Verluca
- p.3 : LONDON CALLING des Clash
- p.4 : BORDERLINE de Katerine
- p.5 : I WANNA BE YOUR DOG d'Iggy Pop
- p.6 : CELEBRITY SKIN de Hole
- p.7 : WAVE OF MUTILATION des PIXIES
- p.8 : C'EST LE MOMENT DE MOURIR de Constance Verluca
- p.9 : JE SUIS MORT QUI QUI DIT MIEUX de Jacques Higelin
- p.10 : REQUIEM POUR UN CON de Serge Gainsbourg
- p.11 : 20-04-2005 de Katerine
- p.12 : VICIOUS de Lou Reed
- p.13 : BEAUTIFUL FREAK de Eels
- p.14 : JOEY STARR des Vedettes
- p.15 : ECLATER UN TYPE DES ASSEDICS d'Akhenaton
- p.16 : L'HOMME PRESSE de Noir Désir

LES TROIS COPAINS de Constance Verluca

Depuis ma plus tendre enfance, je souffrais de spasmophilie, source de bien des tourments et de déboires avec lesquels je préfère ne pas vous embêter. Par un beau matin d'été, ni tenant plus et bien décidée à me débarrasser de ce problème qui me gâchait la vie, j'allais voir le docteur Mollart. Le docteur Mollart n'est pas un docteur comme les autres, il faut le savoir : il fume le cigare en consultation — parfois même des substances moins licites —, ne daigne pas toujours lever les yeux de son Siné Hebdo vers son patient et surtout reçoit et ausculte dans sa caravane aménagée. Certains prétendent qu'il est un Jean-Claude Romand en puissance. Bref, il me reçut comme à son habitude en peignoir rose et sandalettes en plastique, affalé dans son fauteuil en rotin — souvenir du tournage d'« Emmanuelle II » où il était figurant — et je lui exposais mon problème.

— Docteur, il faut absolument que vous m'aidiez : je suis spasmophile.

— C'est quoi ça, spasmophile ?

— Je sais pas, c'est vous le docteur, non ?

— Oui, t'as raison, ma poulette.

— En tout cas je suis sûre que j'ai ça : j'ai vérifié sur Internet, j'ai tous les symptômes. C'est à cause du stress qu'ils disent sur « viensvoirledocteur.com »

— Fallait le dire tout de suite, j'ai ce qu'il te faut ma mignonne.

Il écrivit sur son bloc-notes à l'aide d'un stylo à l'effigie de Titi de *Titi et Grosminet*.

— Vous ne me faites pas une ordonnance ? demandai-je, étonnée.

— Rupture de stock : j'ai plus d'ordonnance.

— Ah bon.

— Peu importe le papier pourvu qu'on ait l'ivresse, comme disait je sais plus qui.

— Y a vraiment quelqu'un qui disait ça ?

Il plia la feuille en quatre et me la tendit en souriant.

— Je vous dois combien, docteur ?

— Rien, mais dis à ta mère de venir me voir. Et appelle-moi Jean-René.

— D'accord, merci Jean-René, au revoir alors.

— Au revoir, petite, et suis bien la prescription.

Je sortis de la caravane, dépliai la feuille et lu : « Chocolat, héroïne et vodka : matin, midi et soir et dans cet ordre jusqu'à disparition complète des symptômes ».

LONDON CALLING des Clash

Ma mémé adore les Clash !

Je sais, ça peut étonner mais c'est parce que vous ne connaissez pas ma grand-mère. Ma mémé — elle déteste que je l'appelle comme ça alors je le fais exprès — roule en Harley, a un tatouage géant représentant un homme nu dans le dos, ne crache pas sur un peu d'ecsta le week-end en boîte avec son mec de 25 ans et ne connaît pas Julien Lepers ni Laurent Romejko. Stacy c'est le pseudo qu'elle s'était trouvée dans le ferry qui l'emmenait de Calais à Douvres en 1977, abandonnant définitivement son nom de baptême — Paulette — et sa famille de bourgeois pharmaciens coincés qui voulait qu'elle joue « La lettre à Elise » au piano, devienne avocate ou au moins greffière et fasse un beau mariage avec un mec du R.P.R. Mais ma grand-mère avait un autre plan qui se résume en deux mots : no future !

En 1977, Stacy avait 25 ans, mai 68 c'était déjà du passé et la France de Giscard, c'était pas franchement l'éclate pour une punkette un peu délurée. Ma mémé, elle aurait pu être Blondie si elle avait voulu mais elle avait pas voulu et puis elle était trop brune et elle aurait préféré crever plutôt que de se teindre les cheveux, une vraie féministe ! C'était une belle femme et elle a fait sensation à Londres, cette frenchie. Elle a vite sympathisé avec pas mal de dealers et du coup elle a eu ses entrées à tous les concerts des meilleurs groupes de punk de l'époque : Clash, Sex Pistols mais aussi tous les autres, connus et moins connus, y compris ceux qui n'ont pas fait long feu entre O.D., bagarres, reconversions express dans la City. Ma mémé, c'est pas une mytho : elle a des preuves, y a des photos d'elle backstage avec le gratin du rock cool de l'époque

Ma mémé, elle aurait pu se faire zigouiller par Sid Vicious à la place de cette quiche de Nancy Spungen : heureusement elle l'a largué juste à temps, avant qu'il parte à New York et pète définitivement un câble. Ma mémé, elle dit qu'il vaut mieux pas que je comprenne l'anglais parce que la dédicace que lui a faite Joe Strummer sur le 33 tours « The Clash » est franchement salace. A son retour en France en 1980, elle est devenue une icône punk à Couilly-Pont-aux-dames et accessoirement la femme la plus détestée de la commune. Fidèle à ses principes, elle a mis un point d'orgue à ne jamais bosser et à vivre de rapines un peu comme une pirate moderne. Elle dit qu'elle a fait une seule erreur dans sa vie : ma mère.

Domage que ma mémé nous ait renié moi et maman : elle dit qu'on n'est « qu'une petite famille mono-parentale à la con qui ne pense qu'à jouer à la Wii, payer ses impôts à l'heure et manger cinq fruits et légumes par jour. »

Faut avouer qu'elle a pas tort.

BORDERLINE de Katerine

Dans son entourage, nul n'ignorait les habitudes de vie de M. Régis Poulard, l'homme le plus prévisible du monde, son unique excentricité en 38 ans de vie ayant été une folle passade pour la colombophile à l'âge de 14 ans, mais comme il devait l'expliquer plus tard pour justifier cette incartade, « je m'étais laissé entraîner ».

Pourtant, un jour au moins dans sa vie, Régis Poulard étonna ses contemporains : c'était le 21 août 2009 vers 7h45 quand le métro puant le transportait comme tous les jours vers une morne journée de travail dans les bureaux d'une P.M.E. située au Sud-Est de Bagnolet où il exerçait depuis 15 ans l'honorable profession de comptable adjoint.

Régis Poulard sortit de sa serviette en cuir marron usée son lecteur MP3 et sélectionna « Borderline » de Katerine, chanson qu'il avait téléchargée la veille mais qu'il n'avait encore jamais écoutée. Grave erreur : il découvrit à ses dépens qu'on ne ressort pas indemne de l'écoute de certaines chansons complètement barrées. En effet, dès les premières notes, l'angoisse monta dans la poitrine de Régis Poulard, lui étreignit le cœur, le fit suffoquer. Cette musique du troisième millénaire donnait l'heure d'ouverture de Monoprix, de fermeture des Assédics et j'en passe, elle était grave flippante et Régis flippa grave sa race quand la voix du chanteur dit « Tout va bien » d'un ton pour le moins ambigu.

— Non, tout ne va pas bien ! hurla-t-il en se roulant sur le sol devant des passagers indifférents.

— Y a un docteur ici ? demanda quelqu'un d'un peu plus humain que la moyenne, avant de se raviser et de descendre au premier arrêt.

Régis descendit aussi, en tremblant, ses écouteurs toujours sur les oreilles, il n'arrivait plus à éteindre cette satanée machine et suite à une fausse manœuvre, la même chanson repassait en boucle. C'était ça l'enfer et en même temps c'était sa vie : emploi du temps absurde, journées toutes identiques, horaires respectés à la seconde près et dans quel but ? Sa vie était vraiment à chier et il en prit conscience, là, sur ce quai de métro, à cet instant précis, par une matinée ensoleillée d'été. Il attendit que le métro s'éloigne, prit sa respiration comme un enfant prêt à se jeter pour la première fois seul dans le grand bain et sauta sous la rame.

« Tout va bien » continuait à chanter Katerine et sa néo-secte inquiétante dans le lecteur MP3 alors que le corps de Régis Poulard se faisait broyer par le métro.

I WANNA BE YOUR DOG d'Iggy Pop

Dans un pavillon bas de gamme à crédit d'une banlieue modeste quelconque, en cette belle année 2009, des femmes filment une vidéo pour la mettre en ligne sur Internet.

— Vas-y, Martine, fais-le aboyer, encourage une femme entre deux âges, en train de filmer la scène au portable.

— Aboie, le chien, aboie.

En face de Martine, 54 ans, ouvrière d'usine au chômage pour cause de délocalisation, un homme sexagénaire, chauve et bedonnant, est à quatre pattes, en caleçon, relié à elle par une laisse. Il s'exécute sous les rires et quolibets des DOUZE ouvrières jadis sous ses ordres.

— Mets la musique, Gina.

— Ok, c'est parti, dit Gina en appuyant sur le bouton « lecture » de la chaîne hi-fi de son salon.

« Now I wanna be your dog » chante Iggy Pop.

— Ah, il fait moins le malin là, Monsieur le patron... « on va tous se serrer la ceinture » qu'il disait, c'est nous qui nous sommes mises au régime, regarde comme il est gras lui, il s'en ai foutu plein la lampe tous les midis au restau du coin, dit Laurence, la plus jeune.

— Ouais, moi avec les trois-huit, j'ai même plus faim, je dois me forcer à manger.

— Et pour dormir, c'est pareil, moi j'ai plus jamais sommeil quand c'est le moment de dormir et au boulot j'ai les yeux qui se ferment.

— Ouais et pour la vie de famille, je te dis pas : ma fille me fait tout le temps la gueule parce que je suis trop crevée pour lui faire réciter ses cours et je suis au bord du divorce.

— Attends, Martine, j'ai une idée : on va lui faire bouffer sa pâtée.

— C'est qui, qui va manger sa pâtée ? C'est le bon chien-chien à sa mémère.

— Gina, plus fort la musique, on n'entend rien !

« Now I wanna be your dog. Now I'm ready to close my eyes. Now I'm ready to close my mind » hurle de plus belle Iggy l'Iguane, faisant se déhancher l'assemblée.

— Tiens, regarde, on devrait changer de chanson : y en a une qui s'appelle « Dog food » sur le best-of, suggère Laurence tandis que Gina verse de la pâtée Dog Dog dans une assiette et l'apporte à son ex-patron.

— Tu vas enfin la goûter ta bouffe pour chien aux cendres de carcasses d'animaux, depuis trente-cinq piges que tu te fais des couilles en or avec...

— Allez, mange, Médor.

CELEBRITY SKIN de Hole

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours détesté l'été — la transpiration, le bruit assourdissant du ventilateur, tous ces ploucs en tongs — mais je me souviens d'un été pire que les autres : l'été 1999, celui où ma belle-sœur se prit pour Courtney Love. Stéphanie, la copine de mon frère n'était pas fute-fute, mais j'étais habituée, les copines de mon frère sont toujours très connes. Je veux dire, il a pas besoin de sortir avec Marie Curie ou Hannah Arendt mais une fille qui écrit De Gaulle avec un seul L je trouve ça limite/limite.

Stéphanie venait d'avoir son C.A.P. de coiffure avec mention (je savais même pas qu'on donnait des mentions pour les C.A.P.), on l'avait fêté et le lendemain elle avait la gueule de bois. On avait encore tous bien mal à la tête quand on est allé à la F.N.A.C. Elle a acheté l'album « Celebrity skin » de Hole (elle avait pas mauvais goût en musique, c'était sa seule qualité à cette pauvre fille) et en rentrant elle l'a mis sur la platine et elle a dit : « je vais me faire le look de Courtney Love ».

Le lendemain, la transformation avait eu lieu : elle s'est fait une décoloration maison, s'est achetée une panoplie « teenage whore » avec nuisette rose et blanche à moitié transparente et talons aiguilles et elle s'est fait son trip Courtney Love. Heureusement, elle était plus Nutella qu'héro et mon frère c'est pas vraiment Kurt Cobain... Je ne sais pas si le pire c'était quand on se promenait avec elle dans la rue et que tout le monde nous regardait comme si on était des extraterrestres ou quand on était à la maison et qu'elle braillait « Oh make me over/ I'm all I wanna be/ A walking study/ In demonology », avec une louche en guise de micro en se regardant dans la vitre du buffet du salon.

Une fille déguisée en Courtney Love à Clairac (Lot-et-Garonne) ça ne passe pas inaperçu c'est le moins qu'on puisse dire. Sa maison était taguée d'obscénités et la nôtre aussi par la même occasion, vu qu'elle était tout le temps fourrée chez nous. Inutile de dire que pour sa recherche d'emploi à Stéphanie, ça a été plutôt galère. A son premier entretien, la gérante du salon « Coup tif' », qui pourtant ne ressemblait pas à grand-chose, lui a dit :

— C'est super votre look mais on n'est pas à L.A. ici : la cliente de base n'est pas fan de grunge, c'est plus une mémé qui vient se faire une mise en plis.

Bah, elle s'en foutait du boulot. Ce qui a mis fin à sa période Courtney Love ?

Je dirais sa nuit en taule pour « racolage sur la voie publique ».

WAVE OF MUTILATION des PIXIES

Extérieur nuit. Soir d'hiver. Brume. Maison de ville. Garage. Des cris de femmes. Un bruit de tronçonneuse. Une musique très forte. Les Pixies. « Wave of mutilation ». « Cease to resist, giving my goodbye, drive my car into the ocean. » Cris de femme. « You'll think I'm dead and I sail away ». Bruits de tronçonneuse. « On a wave of mutilation ».

— Coupez, impec, on l'a cette scène de massacre.

— J'ai crié assez fort ?

— Oui, oui, c'était bon, Nathalie, t'inquiète.

— Non, parce que sinon, je peux crier plus fort.

— Non, ça va, je te dis.

Un ado en sweat gris à capuche s'affaire dans un coin du garage, puis demande des indications au réalisateur, pas tellement plus vieux que lui mais avec déjà des allures de pro :

— Nico, tu la veux comment ta vague de sang ?

— Ben j'en sais rien moi, une vague, quoi.

— Ouais mais tu vois y a vague et vague.

— Pas un tsunami mais pas une vaguelette non plus, mais que ça ait de la gueule.

— Parce que je galère un peu avec le moteur du ventilo et du coup j'ai peur qu'elle soit trop petite.

— Tu sais elle va pas surfer sur cette vague, ça n'a pas à être réaliste, c'est une scène onirique. Le seul truc c'est que je veux pas que ça ait l'air ridicule, genre on a fait tomber une bouteille de ketchup.

— Au fait, t'es sûr que ton grand-père il dira rien pour les essais de faux-sang dans sa baignoire ?

— Tu parles ! Il se lave une fois par mois.

— T'es dégueulasse, il est déjà sympa de nous laisser faire le court-métrage ici.

— Quand je lui ai dit qu'on faisait un court-métrage, il a dit « quoi ? y a une courge à l'étage ? ».

— Une courge à l'étage ? Trop fort ton vieux.

Au même instant, le grand-père du réalisateur en herbe décide de se prendre un bain, d'où la stupéfaction, vingt minutes plus tard, quand on finit par le découvrir :

— Nico, faut que tu viennes dans la salle de bain : y a ton vioc qui est dans la baignoire de faux-sang, je crois qu'il a eu une crise cardiaque.

C'EST LE MOMENT DE MOURIR de Constance Verluca

A l'hôpital Raymond Domenech, c'est la fête en ce jour d'été : le soleil brille, les oiseaux chantent, les femmes sont belles et surtout la bande des 4 — les scénaristes de la plus grosse série comique française du moment — est en visite dans la place, enfin trois d'entre eux car le quatrième est hospitalisé en oncologie et pour lui ça sent le sapin.

— Un autographe peut-être ? demande le beau gosse de la bande à une infirmière aguicheuse croisée dans un couloir.

— J'préfèrerais un rencard.

— Pas de problème beauté : voilà mon numéro.

— Alex, t'as fini de draguer, notre pote est en train de crever et toi tu penses qu'à sauter des infirmières.

— Attends, la vie continue mon pote : tu crois pas que je vais rentrer dans les ordres parce que Laurent va nous quitter ?

— Non, t'as raison, et puis s'il était à ta place, il ferait pareil.

— Ouais après tout, il a bien profité de la vie le saligaud.

— D'accord, mais 41 ans c'est jeune, il avait encore plein de trucs à faire.

— Bon, les gars haut les cœurs, on va pas le voir pour chialer, mais pour lui remonter le moral.

— Ca sert plus à rien de lui remonter le moral, le doc a dit qu'il en avait pour quelques jours.

— Ben justement, si c'est la dernière fois qu'on le voit faut qu'il garde une bonne image de nous.

— Oui et ça serait génial qu'il parte avec le sourire.

— A propos, t'as le disque ?

Quelques minutes plus tard, dans la chambre de Laurent, ses amis lui passent « C'est le moment de mourir » de Constance Verluca : « C'est le moment de mourir, plus le moment de vivre, il va falloir nous quitter comme 80 milliards de gens l'ont déjà fait ».

— Les gars, ça me fait pas rire, j'ai peur et je veux un prêtre.

— Laurent, tu déconnes ! T'as toujours adoré cette chanson en plus.

— Dégagez avec votre disque et trouvez-moi un prêtre, j'ai plus envie de rigoler !

— T'as tort parce que c'est le moment ou jamais, dit Alex en refermant la porte.

JE SUIS MORT QUI QUI DIT MIEUX de Higelin

« Je suis mort qui qui dit mieux ? Ben, mon pauvre vieux voilà autre chose »

Avez-vous déjà vu un mort ? Je ne veux pas dire un cadavre, mais un homme mort qui revient. Moi oui.

Tous les soirs à minuit, en plein milieu des Champs-Élysées, un homme chante une chanson de Higelin : « Je suis mort qui qui dit mieux ? ». Cet homme ressemble à Higelin. Cet homme c'est Higelin. Il est mort. Il revient. Tous les soirs à minuit. Sur les Champs-Élysées. Pour chanter. Bien sûr, on n'est pas en 2009 mais plutôt en 2045 — laissons-lui de la marge, laissons-nous de la marge, déjà Gainsbourg, déjà Bashung, si y a une justice il laissera passer Johnny devant — et lui, insouciant, inconscient, léger, il chante à tue-tête. Sur les Champs-Élysées. Tous les soirs. A minuit.

« J'ai perdu mon âme en chemin, qui qui la r'trouve la jète aux chiens »

Parfois un clochard bourré lui demande de chanter « Champs-Élysées » mais il refuse. D'autres fois, un fêtard un peu âgé se souvient de lui, le prend pour son sosie et lui demande « Un grain de poussière » ou « Champagne » mais il refuse.

« A faire l'amour avec la terre, j'ai enfanté des petits vers blancs, qui me nettoient, qui me digèrent, qui font leur nid au creux d'mes dents »

En 2045, comme aujourd'hui je le crains, le poète n'est pas le bienvenu au royaume des hommes, d'autant plus si c'est le fantôme d'un poète. Jacques Higelin, Jacquot le funambule, l'éternel homme-enfant, finit en cellule de dégrisement sur le coup des une heure du matin. A côté les putes. A côté les clodos. A côté les fous. Il s'endort. Il s'évapore. Plus là au matin. Manque à l'appel. C'est comme ça les fantômes. Il reviendra. Sur les Champs-Élysées. Tous les soirs. A minuit.

« Riez pas du pauvre macchabée »

REQUIEM POUR UN CON de Gainsbourg

Dans un bistrot banal, un jeudi, sur le coup des 13h45, une bande d'amis quadras et quinquas s'apprête à finir son dessert.

— Vous croyez qu'on a le temps de prendre un café ?

— J'en sais rien, ils ont dit 14 heures, l'heure c'est l'heure avec ces machins-là, ça rigole pas, l'entreprise de la mort tourne à plein régime.

— Ouais, en flux tendu.

— Je parie qu'ils en ont un autre à 14h30. Ils vont nous expédier en six-quatre-deux.

— Pauvre Marc : lui qui aimait tant prendre son temps... profiter de la vie.

— Vous êtes sûr que ça va passer la chanson qu'on a choisie ?

— Je te rappelle que c'est pas nous qui l'avons choisie, c'est Marc lui-même qui nous l'a fait promettre, sur son lit de mort en plus.

— Tu voudrais pas cracher sur les dernières volontés d'un de tes plus vieux amis ?

— Ouais, il était là à mon mariage, au baptême de ma fille...

— Et à ton divorce ...

— Je lui en ai jamais voulu tu sais de m'avoir piqué ma femme...c'est ma faute, c'est moi qui n'ai pas su la garder, tant pis pour moi.

— Beau joueur.

— Et puis, maintenant qu'elle est veuve, je vais peut-être pouvoir la récupérer, je suis sûr que Marc m'en voudrait pas.

— Oui, ça lui ferait sûrement plaisir.

— Bon, les gars, on zappe le café où on va arriver après la cuisson.

Quinze minutes plus tard, au funérarium :

— Mettez ça monsieur, la quatrième chanson du cd, dit un des copains de la bande.

— Certainement pas : c'est nous la famille et on a choisi le requiem de Mozart.

— Marc détestait Mozart et vous aussi il vous détestait, puis vous tous aussi d'ailleurs, dit-il en s'adressant à la maigre assemblée constituée de collègues de travail en service commandé, de famille par alliance le connaissant à peine et de famille proche avec qui il était fâché depuis des années.

« C'est le requiem pour un con » chante enfin Gainsbourg tandis que le cercueil brûle.

20-04-2005 de Katerine

Le récit qui va suivre est celui de la rencontre entre Philippe Katerine et Marine Le Pen mais raconté du point de vue de cette dernière, de façon à maintenir un équilibre de temps de parole, condition *sine qua none* pour une saine démocratie.

« Tu sais, c'était samedi là, j'étais à côté de la maison de la radio, je marchais dans la rue et puis y avait un mec juste derrière moi, je sentais bien qu'il me suivait. Tout d'un coup, je me retourne pour voir la tête qu'il avait, parce que j'sais pas, j'avais envie de baiser. Et là qu'est ce que j'vois ? Philippe Katerine, putain, Philippe Katerine, non mais tu le crois pas, Philippe Katerine putain, tu le crois ça ?

— Alors ? Alors ?

— Alors je me dis « ok, c'est bon ». Il me dépasse avenue du président Kennedy, il continue jusqu'à la place de Varsovie et il faisait bon, c'était cool et là il se retourne et il s'aperçoit que c'est moi qui le suis, ce con. Il flippait grave le pauvre, je sais pas de quoi il avait peur, qu'est-ce que j'aurais bien pu lui faire ? Dans les jardins du Trocadéro, place de Chaillot...et je le suivais carrément...je m'amusais drôlement tout d'un coup, métro Boissière il accélère, métro Kléber et il voyait bien que j'étais toujours là...et puis il appelle un taxi et il est pris ... alors il commence à courir, le pauvre il devait se croire dans un cauchemar ...et je me retrouve place de l'Etoile, y a plein de bagnoles comme d'habitude, et là je suis à deux mètres de lui, il appelle un taxi, par miracle y en a un qui s'arrête, il monte dedans et au dernier moment je m'engouffre moi aussi dans le taxi. Ce jour-là il a dû se dire qu'il aurait mieux fallu rester chez lui.

— Salu, c'est compliqué ça ?

— Non, fallu : conditionnel passé première forme. Tu vois on aurait pu dire il aurait mieux valu aussi du verbe valoir : c'eut été plus élégant

— Alors ?

— Ben, voilà : Philippe Katerine, putain, Philippe Katerine, non mais tu le crois pas, Philippe Katerine putain, tu le crois ça ? »

VICIOUS de Lou Reed

— C'est moi qui l'ai écrite et composée cette foutue chanson, ça parlait de Loulou, c'est lui le vicieux de la chanson, vous comprenez ? explique Pierre-Alain Oup, 62 ans, adepte du ju-jitsu et retraité des postes à Mathieu Milarais, le journaliste de Télé Nantes venu l'interviewer.

— Bon, admettons mais à quelle occasion vous avez rencontré Lou Reed, Monsieur Oup ?

— J'ai vécu en coloc avec Lou Reed à New York, dans l'Upper East Side, pendant six mois si vous voulez tout savoir mais comptez pas sur moi pour vous raconter des potins sur Iggy, David ou Andy, toutes ces histoires sordides de drogues, de sexe et d'art... J'ai vendu l'exclusivité de mes révélations aux éditions Michel Laffon.

— Parlez-moi au moins des conditions dans lesquelles vous avez écrit la chanson alors.

— Je vais la mettre en fond sonore si ça vous gêne pas ? dit Oup en mettant l'album. L'album « Transformer » est sorti en 1972, produit par Bowie et c'est grâce à cet album qu'il a eu une visibilité dans le monde du rock parce qu'à l'époque le Velvet c'était plutôt confidentiel, je sais que maintenant tout le monde se revendique de ce groupe et que le fameux album à la banane est en bonne place dans tous les tops 10 des meilleurs albums de rock de tous les temps mais...

— Je sais tout ça Monsieur Oup mais quel est votre rôle ? Avez-vous des preuves ?

— Des preuves ? On était tous méchamment défoncés à l'époque mais j'ai encore les paroles dans un cahier écrites de ma main.

— Qu'est-ce qui prouve que c'est bien vous qui les avez écrites ? Et que vous ne vous êtes pas contenté de les recopier une fois l'album sorti ?

— J'en sais rien, on n'a qu'à faire une expertise graphologique...une datation au carbone 14 ...et j'ai des photos datant de 71 où on me voit avec Loulou.

— A l'appart que vous habitiez avec lui ?

— Non, à la Factory.

— Je crois pas que ça soit une preuve, tout le monde est passé à la Factory, même Amanda Lear. Mais vous pouvez toujours me montrer la photo.

BEAUTIFUL FREAK de Eels

Monsieur Ernest Cocotte, inspecteur du travail en exercice, n'en menait pas large en cette après-midi de septembre, transpirant dans son costume en lin, les cheveux — ou du moins ceux qui lui restaient — en bataille, des auréoles sous les bras dans sa chemise blanche à fines rayures bleues. Disons-le tout net : Monsieur Ernest Cocotte était à la ramasse, soufflant comme un bœuf en fin de vie dans un pays sous-développé. Pourtant, la journée avait bien commencé : une belle journée agréable de fin d'été dans les vignobles du Médoc. Certes, il n'était pas là pour faire la tournée des châteaux classés mais pour vérifier que tous les vendangeurs étaient bien déclarés et que le droit du travail était respecté. Les contrôles du matin s'étaient bien passés et il était allé déjeuner avec Maurice, son vieil ami viticulteur bio.

A 14 heures, il reprit la route, après un léger abus de Bordeaux et de foie gras. Il n'était jamais allé dans l'exploitation qu'il devait contrôler l'après-midi : d'après le dossier, c'était un groupe de jeunes agriculteurs qui venaient de se lancer. Il tomba des nues quand il entra dans la cour de la ferme et comprit que ces gens armés de fourches et de pelles, tels des révolutionnaires prenant la Bastille, étaient son comité d'accueil. Il avait eu le malheur de garer sa voiture beaucoup plus loin, décidant de marcher pour digérer. Face à douze jeunes trentenaires en grande forme, armés et bien décidés à lui faire la peau, c'était perdu d'avance pour Monsieur Ernest Cocotte : ses vingt kilos de trop et son approche de la soixantaine allaient lui être fatals. Il n'essaya même pas de parler : il courut, comme par réflexe, tel une bête traquée qui sait bien qu'elle n'a aucune chance mais qui ne peut s'empêcher d'essayer de survivre. Il courut donc pendant des heures avant de se laisser tomber à côté d'un pied de vigne. « Où est cette putain de B.M ? » pleurnicha-t-il. Ses poursuivants n'étaient plus en vue mais il n'était pas tiré d'affaire pour autant : ils étaient nombreux et s'ils avaient la présence d'esprit de se séparer ils n'auraient pas de mal à le retrouver, le vignoble n'étant pas immense. Il crut qu'il avait attrapé une insolation quand il vit une petite créature vêtue de feuilles, puis une deuxième, une troisième...

Le lendemain, Monsieur Ernest Cocotte ne se présenta pas à son travail et pour cause : il était dans une grotte à l'entrée camouflée, en plein Médoc, en train de s'initier à un monde parallèle aidé par quelques champignons hallucinogènes. Bientôt, il serait devenu le gourou de la bande de freaks qui avait élu domicile dans cette grotte depuis un siècle : nains, géants, estropiés de tout acabit ou simples marginaux ayant choisi de vivre en dehors de la société dans cette drôle de communauté auto-suffisante.

JOEY STARR des Vedettes

Droit de réponse de Joey Starr à la chanson « Joey Starr » des Vedettes :

« J'ai appris par mon agent — mon agent artistique hein, pas mon agent de probation — qu'une bande de majorettes légèrement délurées, Les Vedettes, fantasmait grave sur moi dans une chanson de leur premier album, «Disque numéro 1». A la base, je réponds pas à ce genre de trucs, ce qu'on dit sur moi je m'en bats les couilles méchamment mais là c'est différent et j'ai décidé de répondre à ces demoiselles.

En effet, moi aussi j'ai fait un rêve érotique avec Les Vedettes.

Ca se passait à une époque indéfinie, bien avant l'ère Sarko heureusement. Vous étiez venues en mini-bus et moi dans ma Merco Benz. On s'était donné rendez-vous dans un genre de château gothique situé dans la Forêt noire, en Allemagne (j'adore ce gâteau, ça doit avoir un rapport je suppose parce que sinon je vous pas pourquoi on devrait aller en Allemagne pour baiser alors que vous êtes Belges et moi de Paname).

Après un super dîner à base de singe — salade de singe, fricassé de singe, viande de singe braisée, flan de singe — dans l'immense salon avec plein d'autres gens que je connaissais pas, à part Christine Angot que j'ai reconnue malgré son déguisement de Catwoman et Bernard Montiel à quatre pattes sous la table.

Le punch des îles coulait à flots, et on avait tous gobé pas mal d'ecstasy et fumé pas mal de joints : pas étonnant qu'on voyait tous des hommes à chapeaux sur des organes génitaux comme si c'était des motos à vingt mètres de haut. Une fois que j'ai viré le grand con, un mec de la télé sûrement mais je sais plus son nom, j'étais le seul mec, enfin le seul mec vivant car le papa des Vedettes — qui sont toutes sœurs, il faut le savoir —, ou plutôt son cadavre, trônait en plein milieu de la chambre. Mort depuis longtemps sûrement, il était tout bleu. On s'est un peu amusé avec son corps et c'est moi qui ai eu la brillante idée de lui mettre un bâton de majorette dans le fion.

Après c'est un peu parti en sucette, tout ce que je me souviens c'est des secousses sismiques avant le grand brouillard et puis plus rien.

Message personnel aux Vedettes : c'est quand vous voulez, où vous voulez mais pitié laissez Philippe Katerine et sa secte humaine à la maison. »

ECLATER UN TYPE DES ASSEDICS d'Akhenaton

Ce matin, j'ai décidé d'aller aux Assédics récupérer le pognon qu'ils me doivent : ça fait trois semaines que j'essaie de mettre la main sur ce foutu fric. Le premier coup, j'étais frais et dispos, calme pour une fois mais quand je me suis pointé sur place, ils étaient fermés exceptionnellement pour cause d'engorgement des dossiers suite à tous les licenciements économiques qui avaient eu lieu dans la région.

La deuxième fois, c'est vrai, j'étais déjà un peu vénère et quand après dix bonnes minutes d'attente une connasse obèse en tee-shirt Mickey m'a dit que ma carte d'identité n'était pas valable, sous prétexte qu'elle était périmée depuis un mois et que sur la photo j'avais la boule à zéro alors que maintenant ça avait repoussé, j'ai bien cru que j'allais la fumer la grognasse. Mais finalement, j'ai respiré un grand coup et j'ai pris sur moi. Je suis allé à la mairie me faire une nouvelle carte d'identité — je vous passe les détails sur les photos du photomaton non certifiées et l'obligation d'aller chez un photographe professionnel qui m'a coûté bonbon — et donc ce matin je me re-repointe avec ma carte d'identité neuve.

Ca commence mal : il fait trop chaud, l'endroit est bondé et ça pue littéralement la merde — certainement le gniard de la pétasse de devant qui a fait dans ses couches : elles peuvent pas les laisser à leur mère, leur voisine ou n'importe qui au lieu d'emmener leur marmaille ici ? — et il y a une bonne douzaine de personnes avant moi.

Je me balance d'un pied sur l'autre, je tape du pied, je fais craquer mes doigts : rien ne me calme, l'énervement monte, je suis à deux doigts de repartir mais j'ai trop besoin du fric. Le distributeur veut plus me filer le moindre billet vu que j'ai dépassé le découvert autorisé, j'ai déjà du pot qu'il m'ait pas avalé la carte. Mon frigo est vide : ma mère l'avait rempli la dernière fois qu'elle est venue mais j'ai bouffé depuis et il ne me reste plus qu'un demi-tube de mayo, un kiri et un petit suisse, si c'est pas la dèche, j'y connais rien. Non, si je touche pas mes allocs chômage aujourd'hui, je vais être bon pour les Restos du cœur et quand même ça me ferait bien chier.

Je fais un pas de côté, me détachant de la file. Aperçois un type en chemisette jaune et cravate rouge, le crâne dégarni. J'avance vers lui. Il a les mains moites. Je lui dis « je suis pressé, je peux passer tout de suite ? ». Il monte sur ses grands chevaux, me regarde comme si j'étais le pire des ratés, le dernier des derniers, un bon à rien, un minable sans boulot, sans fric, sans rien. Je m'acharne sur lui. Il prend pour tout le monde : mon père, les profs, mes employeurs, tous. Y avait des taches rouges sur sa chemise jaune.

L'HOMME PRESSE de Noir Désir

Y a encore quelques mois, j'étais un homme pressé, comme dans la chanson de Noir Désir dans l'album « 666 667 club » que j'écoutais tout le temps pendant mon année de Terminale dans un lycée banalement pourri de province puant le moisi à un point que vous auriez du mal à imaginer. Justement, le manque d'imagination c'était ça qui gangrenait les cerveaux dans ma famille, dans mon milieu, dans ma ville, dans mon univers.

Alors un jour, après des études courtes et hasardeuses, j'ai dit à mon père boucher et à ma mère femme de ménage que je partais à Londres tenter ma chance à la City. Ils ont pas vraiment compris sur le coup, ni après en fait, même aujourd'hui, pas mal de choses leur échappent et je peux pas leur en vouloir.

Pendant des années ça a marché au-delà de toutes mes espérances et du coup je revoyais régulièrement mes ambitions à la hausse, de plus en plus à la hausse et c'est là que j'ai merdé. J'aurais dû me contenter de ce que j'avais au lieu de vouloir jouer dans la cour des grands : visiblement j'avais pas la carrure pour.

« Les cordons de la Bourse se relâchent pour moi, il n'y a plus de secret, je suis le roi des rois » dit la chanson. Tu parles, ouais.

Mon erreur a été de croire que ça allait durer toujours et il a fallu que je fonce dans le mur pour m'arrêter. J'ai été condamné pour avoir détourné l'argent des clients de la banque qui m'employait et depuis je suis en taule et je réfléchis à ma réinsertion.

Aujourd'hui, je suis toujours un homme pressé mais j'apprends à ralentir et surtout j'ai changé de valeurs. Terminés la course au fric, l'obsession de l'apparence, les Rolex et les call-girls. Je me suis converti à l'islam en prison et je vais me marier avec la sœur du type qui m'a prêté son Coran quand je savais plus vers quoi me tourner.

Je pense ouvrir une boucherie hallal en banlieue lyonnaise et avoir au moins cinq enfants que j'éduquerai dans le respect de la religion. Bien sûr, mes parents ont encore du mal à accepter de m'appeler Youssouf mais ils finiront bien par s'habituer.

Le parcours classique du trader en somme ; d'ailleurs j'ai appris que Jérôme Kerviel s'était converti en prison et se faisait appeler Mustapha Ben Boulette désormais.